

MARTIN AURELL, *Des chrétiens contre les croisades* (Fayard, 2013)

Demandons pardon (...) pour la violence à laquelle certains (chrétiens) ont eu recours dans le service de la vérité, et pour les attitudes de méfiance et d'hostilité adoptées parfois à l'égard des fidèles des autres religions, a déclaré le pape Jean-Paul II en 2000. Commentaire de Martin Aurell : « S'il n'est pas une condamnation formelle de la croisade, ce *mea culpa* s'y apparente ».

Le virage de la papauté sur cette question appartient à la vaste problématique interreligieuse : au cours du même pontificat, Rome a abandonné l'accusation de peuple déicide qui pesait sur le peuple juif ; d'un autre côté, l'idée de croisade s'apparente à celle de *jihād*. Tout un contexte contemporain peut avoir motivé l'étude historique sans précédent que voici, désormais disponible au centre de documentation du Cenac. Le résumé ci-dessous pointe en italiques les *noms de quelques auteurs de l'époque* pour permettre à ceux qui consultent ce livre de 407 pages de retrouver directement dans l'*index* les arguments critiquant les croisades.

Le champ d'investigation de M. Aurell couvre deux siècles, entre 1095 (le concile de Clermont où le pape Urbain II donne le coup d'envoi de la première croisade) et 1291 (chute de la dernière place forte du royaume latin de Palestine), ou 1307 (date à laquelle le roi de France met fin à l'Ordre des Templiers au moment où le pape français Clément V s'installe en Avignon).

M. Aurell nous fait découvrir que les diverses prédications de croisades n'ont pas cessé de rencontrer des résistances, dont les mobiles vont du moins au plus désintéressé, en passant par des raisonnements doctrinaux ; on voit ces derniers à l'œuvre lors de la **1^{ère} croisade**: des critiques viennent de la part des tenants de la doctrine des « deux glaives » (définie en 494, et reprise par *Pierre Damien* peu avant la croisade): à la chevalerie le glaive temporel, au clergé le glaive spirituel, doctrine fondée sur la parole de Jésus : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » La puissance aux guerriers, l'autorité sacrée aux prêtres, purs de tout sang. Selon cette doctrine, le pape outrepassa ses fonctions en prêchant la croisade et les clercs abandonnèrent leurs ouailles naturelles en l'accompagnant.

La stricte séparation [d'origine indo-européenne (réd.)] entre le clerc et le guerrier n'empêche pas que se querellent les partisans de la suprématie —toujours au nom de Dieu— du premier sur le second (théocratie) ou du second sur le premier (césaro-papisme). Chaque camp a ses propagandistes critiquant la part que le camp adverse a dans le contrôle de la croisade. Je laisserai en gros de côté ces critiques qui ne visent pas l'idée même de croisade ; mais elles ne sont pas négligeables au fond car elles sèment lentement certains doutes dans les esprits, doutes qui prendront de l'ampleur quand la victoire militaire ne sera pas au rendez-vous.

Initialement, le succès de la 1^{ère} croisade rend peu audibles les critiques de fond et même celles qui portent sur la cruauté des croisés envers les vaincus musulmans (et, dans la

foulée, les juifs) : la victoire apparaît comme une preuve que Dieu bénit cette expédition. Mais on peut lire sous la plume d'*Albert d'Aix-la-Chapelle* une critique de ces excès au nom même de la haute idée qu'il se fait de la croisade : il rappelle l'interdiction ancienne (633) de l'Église de contraindre les juifs à devenir chrétiens et demande que la contrainte des musulmans à se convertir demeure modérée (il la tolère car cette conversion lui importe, ce qui encore rare à ce stade, car elle n'est pas un but de croisade lors de la 1^{ère}).

Les milieux monastiques bénédictins contemporains de cette 1^{ère} croisade ne sont pas très chauds envers celle-ci, privilégiant le cloître sur la croix du croisé pour faire son salut car on y trouve stabilité, obéissance, absence de tentations (*Anselme de Cantorbéry* ; son maître l'évêque *Yves de Chartres* argumentait dans le même sens quant au maintien du lien matrimonial : le corps de l'homme appartient à sa femme, et il faut au minimum le consentement de celle-ci pour que son mari se croise). En tous les cas, la création (1119) de l'ordre des Templiers apparaît à beaucoup (*ex. Jean de Salisbury*, élève d'Abélard ; *Isaac de l'Étoile*¹) comme une union contre nature de deux catégories essentiellement distinctes : « L'existence de «moines-soldats» brise l'interdit millénaire fait aux religieux de verser du sang ».

Sur le principe même de la guerre juste, les spécialistes du droit canon suivent en général Augustin d'Hippone (354-430), canonisé justement, qui la préconisait contre les hérétiques. Mais le canoniste *Gratien*, comme il recourt à la méthode scolastique de la « disputatio » consistant à confronter thèse et antithèse, restitue l'argumentation non-violente se fondant sur divers passages de la Bible, de l'Évangile particulièrement (Dt 32, 35; Mt 5, 39-41; Mt 18, 21; Mt 26, 52-53 ; Lc 6, 30 ; Jn 14, 27 ; Rm 12, 19 ; I Co 6, 7 ...) ; Gratien y répond en arguant qu'il ne faut pas les prendre au pied de la lettre mais qu'ils témoignent allégoriquement de l'incarnation dans le Christ de l'amour de Dieu pour les hommes, et qu'ils nous aident à cultiver la vertu de « patience de l'âme ».

L'échec lamentable de la 2^{ème} croisade (1147-9), dû notamment à la désunion des rois de France, d'Angleterre et de l'Empereur germanique, et à la mollesse du soutien de l'Empereur de Byzance, crée une crise de confiance en l'idée de croisade ; bien entendu,

¹ « Il est né un monstre nouveau, une nouvelle chevalerie qui, selon un mot d'esprit, obéit au 5^{ème} Évangile. Son but est, à coups de lance et de bâton, de pousser les incroyants vers la foi, et de spolier licitement et de trucider religieusement celui qui ne porte pas le nom du Christ. Ils appellent en outre martyrs ceux, parmi eux, qui tombent au cours de leurs pillages. N'autorisent-ils pas la cruauté du Fils de la perdition [l'Antéchrist annoncé dans l'Apocalypse] qui doit se jeter dans l'avenir sur les chrétiens ? Comment lui serait-il objecté la mansuétude du Christ, sa patience et sa façon de prêcher ? Pourquoi se priverait-il de faire librement ce qu'il voit faire licitement ? Pourquoi ne dirait-il pas : « Faites à l'Église ce qu'elle vous a fait » ? » (cit. p.100)

chaque partie a ses propagandistes, plus intéressés à la promotion de leur camp qu'à l'éthique générale. Mais Bernard de Clairvaux, dont la rhétorique belliqueuse a fait beaucoup pour persuader ces souverains (ainsi que le pape Eugène III, cistercien comme lui), confesse son incompréhension des intentions divines ; il veut prendre sur lui la responsabilité de l'échec plutôt qu'on murmure contre le principe de la croisade ou contre Dieu, qui a sans doute voulu punir l'orgueil ou la cruauté excessive de certains croisés.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, s'adresse aux musulmans dans un texte rédigé en 1155, quelques mois avant sa mort : « Je ne vous attaque pas, comme le font si souvent les nôtres, avec les armes, mais avec les mots, non par la force, mais par la raison, non par la haine, mais dans l'amour. Un tel amour doit prévaloir entre ceux qui rendent culte au Christ et ceux qui le détestent, tout comme il prévalait entre les apôtres et les païens de leur époque, qu'ils invitaient à embrasser la loi du Christ. » (p164)

De leur côté, certains frères cisterciens développent désormais l'idée de la supériorité du voyage intérieur sur le pèlerinage, armé ou non, pour faire son salut : la croisade offre trop de tentations à la cupidité ou la lubricité, elle permet d'échapper aux exigences de sa vie ordinaire, à ses créanciers, à ses seigneurs légitimes, tous mobiles que Dieu n'agrée pas.

D'autres récriminations s'en prennent à la rapacité des collecteurs de contributions à la croisade. Plus novateur enfin, et exceptionnel encore à ce stade, *Gautier Map*, clerc gallois à la cour de Henri II d'Angleterre, préconise la persuasion plutôt que la croisade contre les musulmans : « Il n'est pas licite d'user de la violence contre les païens, ni moins encore de les forcer vers la foi. » (p.110) Il pense que la sainteté jusqu'au martyre des prêcheurs et l'action de la Providence devraient suffire à ramener les musulmans au baptême. Opinion qu'Aurell estime n'être encore « partagée que par quelques clercs anglais, formés dans les écoles du nord de la France. »

Lorsqu'en 1187 le sultan Saladin prend Jérusalem aux chrétiens latins, le discours de résignation à la volonté de Dieu (supposée signifiée par l'échec de la 2^{ème} croisade) ne fait pas le poids devant la nouvelle assurance dégagée par le développement démographique, économique, militaire, de l'Europe du 3^{ème} quart du XII^e siècle (élan qui se lit dans l'essor des cathédrales gothiques de ce temps). Aurell observe : « Si Providence il y a, elle est du côté de l'expansion occidentale. Les croisés n'hésitent plus à forcer la main de Dieu. » D'où une 3^{ème} **croisade** lancée par Frédéric Barberousse, Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste. Succès et déboires aboutissent à un compromis avec Saladin qui ne rend pas Jérusalem mais assure son accès aux pèlerins. Ce succès mitigé stimule les critiques, spécialement en Angleterre, contre le coût exorbitant des impôts de croisade et leur détournement au profit de princes sans scrupules.

Parmi ces critiques, celle du clerc anglais *Raoul le Noir* se développe systématiquement contre l'inutile croisade au loin, moralement discutable, alors que les hérétiques se multiplient en Europe et que c'est contre eux, renégats de la vraie foi, que la croisade pourrait éventuellement se justifier.

Mais le théologien se veut plus radical : « Dieu ne désire pas la vengeance humaine, ni la propagation de la foi par la violence (...) Faut-il trucider les sarrasins ? Pourquoi Dieu leur a-t-il donné la Palestine, en leur permettant de la conserver ? C'est lui qui a dit : « Je ne veux pas la mort de pécheur » (Ez 33, 11). Ils sont en effet des hommes : leur condition naturelle est la nôtre. Il faut, toutefois, les rejeter et les expulser de notre possession parce que « tous les droits permettent de repousser la violence par la violence ». Que ce soit, cependant, avec la modération par laquelle on se défend sans faute (...) Ils doivent plutôt être frappés du glaive de la parole de Dieu pour qu'ils parviennent à la foi volontairement et sans coaction, parce que Dieu déteste les corvées et les services contraints. Prétendre propager la foi par la violence est outrepasser la discipline de cette même foi. » (p.154-5)

Commentaire d'Aurell : « Le passage cité n'est confus qu'en apparence. Son amphibologie tient à la méthode dialectique qui impose de citer l'antithèse [repousser la violence par la violence] de la thèse défendue. » Celle-ci rejoint en fait celle d'Isaac de l'Étoile et Gautier Map, anglais comme lui.

Au début du XIII^e siècle, l'idée de croisade va désormais se dévoyer, se fragmenter et se banaliser. La **4^{ème} croisade** (1202-1204) aboutit au sac de la chrétienne Constantinople, « qui, plus que le schisme de 1054, consomme à jamais la rupture entre l'orthodoxie et le catholicisme. » (p.206) Lors de la **5^{ème} croisade**, c'est le légat pontifical qui dirige les opérations, en mettant le siège sur Damiette en Egypte (dans l'idée de la monnayer ensuite contre Jérusalem). François d'Assise arrive et va prêcher l'évangile au sultan al-Kâmil, prêt à subir de lui le martyre comme les premiers chrétiens ; le sultan se borne à lui demander des prières pour adhérer à la religion qui plaira le plus à Dieu. Cependant, les croisés prennent Damiette et François « assiste à la découverte des cadavres de la plupart des habitants, morts de faim et de maladie, à la réduction en esclavage des défenseurs ne pouvant verser une rançon et au baptême forcé de leurs enfants (...) Déçu, et même dégoûté, par sa propre expérience, François n'a pas dû percevoir la croisade et les raisons de son échec autrement [que comme un juste châtement]. » (p179)

La multiplication des contacts avec les musulmans, par la diplomatie, le commerce, les universités, la coexistence aussi avec eux des Latins d'Orient, à demi-assimilés, aboutit à un respect croissant de ces adversaires coriaces, et à une connaissance accrue de leur culture ; les romans d'alors reflètent cette évolution : « Ils prônent, en effet, une conversion intérieure, où l'idéal évangélique de paix doit pousser la chevalerie à réguler l'usage des armes, et même, dans la *Quête du saint Graal* (1225), à le supprimer tout court². » (p.199)

² C. Girbea, *Communiquer pour convertir dans les romans du Graal (XIIe-XIIIe siècle)*, Paris, 2010.

Dans le même temps, le roi de France encouragé par la papauté va mener la **croisade en Languedoc contre les cathares** (1209-29), permettant au roi de France d'arrondir massivement son domaine. Les cathares albigeois voyaient le monde d'ici-bas comme définitivement la proie du mal et s'en retiraient, dans une recherche de pureté tranchant avec l'opulence et le relâchement du clergé, ce qui les rendit populaires. L'opinion publique naissante fut stimulée en outre par les chants politiques (*sirventes*) des troubadours, indignés par la répression de leur culture occitane autant que des options religieuses dissidentes.

Peire Cardenal par exemple, parlant des envahisseurs : « Tuer injustement devient un divertissement » ; et s'adressant au chef français Simon de Monfort : « À quoi bon perdre ton âme, à quoi bon te brûler à la grillade d'un autre ? ». Peire s'en prend aussi au clergé appuyant la croisade par intérêt : « Ni la buse ni le vautour ne sentent aussi vite la chair puante que les clercs et les prêcheurs ne reniflent où est le riche (...) Il nous arriva désormais de France la coutume de n'inviter que ceux qui abondent en vin et blé et de ne plus fréquenter les pauvres. Qui moins donne s'affiche davantage, et qui plus trafique devient chef. On choisit le traître pour destituer le juste. » (p.239)

Un autre troubadour, *Guilhem Figueira*, attaque les indulgences pontificales accordées aux croisés, « pardonnant les péchés pour de l'argent ». De son côté, l'auteur anonyme de la *Chanson de la croisade albigeoise* fait ironiquement l'épithète de Simon (atteint à la tête par un roc catapulté par un pierrier actionné par des femmes) : « Si tuer des hommes et répandre du sang, perdre des âmes et consentir à la mort, suivre de mauvais conseils et allumer des incendies, détruire des barons et honnir la noblesse d'âme, prendre des terres et souffrir par orgueil, attiser le mal et étouffer le bien, tuer des femmes et massacrer des enfants, permettent d'atteindre en ce monde le Christ, qu'il porte donc l'auréole et qu'il respandisse au ciel. » (230)

Les « Pauvres de Lyon » ou « Vaudois » (disciples de Pierre Valdo, marchand lyonnais qui renonça à sa fortune en 1175 pour mener une vie de prédication évangélique non homologuée par Rome, contrairement à François d'Assise une génération plus tard) furent eux aussi pourchassés par l'Inquisition, créée d'abord pour les albigeois. Leur faute ? : nier la validité des sacrements administrés par des prêtres indignes, élargir en contrepartie les attributions du sacerdoce à l'ensemble des fidèles laïques, refuser comme les cathares les indulgences, la peine de mort, l'homicide en général, la guerre sainte ; ils se fondent sur I Co 10,32 : « N'offensez ni les juifs, ni les gentils, ni l'Église de Dieu » ; par « gentils », ils comprennent « sarrasins ». (Pour des raisons bien compréhensibles, les Vaudois n'ont pas publié mais l'on connaît leurs opinions par leurs adversaires, et notamment leurs archives judiciaires).

Durant la 1^{ère} moitié du XIII^e siècle, la guerre entre Guelfes pontificaux et Gibelins impériaux est endémique, et prend la forme de croisades fréquemment lancées de chrétien à chrétien, à savoir par les papes contre la dynastie impériale germanique des Hohenstaufen, détentrice en même temps du royaume de Sicile (jusqu'à Naples). La papauté défend une conception théocratique qui la place au-dessus de l'Empereur, lequel de son côté se considère comme le protecteur du pape, n'ayant de comptes à rendre qu'à Dieu. La situation est particulièrement cocasse en 1229 quand l'Empereur mène la 6^{ème} **croisade** bien qu'excommunié, et libère Jérusalem sans coup férir alors que le pape persiste à le dénoncer comme l'Antéchrist. Bien des gens ne comprennent plus les priorités du pape.

L'idée de guerre sainte perd de son crédit dans beaucoup d'esprits ; le vieux *Peire Cardenal*, près de 50 ans après la mauvaise croisade albigeoise qu'il opposait à la bonne croisade outremer, s'écrie : « Aimez amis et ennemis ! Il ne faut pas partir outremer ! » (p.265). C'est que le roi de France Louis IX dit le Saint lance une 8^{ème} **croisade** en Tunisie (1270) après avoir perdu la 7^{ème} (1248-54). La passion du Roi pour ces entreprises est encore partagée par une partie de son peuple mais sa mort de la peste devant Tunis, peu après être arrivé, rend les desseins divins bien incompréhensibles.

Il y a bien le courant lancé par l'abbé cistercien calabrais Joachim de Flore qui se fonde sur l'Apocalypse et des concordances numériques pour affirmer que la fin du monde approche d'autant plus que les mahométans sont victorieux car il est dit que la fin des temps sera annoncée par la victoire préalable de l'Antéchrist. Ce courant traverse tout le XIII^e siècle, dans les ordres mendiants en particulier, dont la prédication est très eschatologique. Il favorise une acceptation patiente plutôt qu'une nouvelle croisade. Et puis des autorités intellectuelles comme Roger Bacon et Raymond Lulle plaident pour le dialogue avec les musulmans et pour ce faire l'ouverture d'écoles de langues orientales. Dans cette perspective, pour Bacon surtout, le croisé entrave le travail du missionnaire.

La chute de la dernière place latine en Palestine, l'abolition des Templiers, le transfert de la papauté dans la sphère française d'influence, ouvrent un nouveau chapitre dans l'histoire de la chrétienté. Les doutes sur l'idée de croisade l'emportent, et si l'expansionnisme européen retrouvera un nouvel élan au XV^e siècle, ce ne sera plus d'abord au nom de ce concept, mais sous le signe de la raison d'Etat, conclut Martin Aurell.

Olivier Rumpf